



**HAL**  
open science

## A l'abandon...

François Durand-Dastès

► **To cite this version:**

François Durand-Dastès. A l'abandon... : D'aujourd'hui à demain, abandon, conservation, réinterprétation. Géopoint, 2007, Demain la géographie, pp.375-379. hal-02501978

**HAL Id: hal-02501978**

**<https://hal.science/hal-02501978>**

Submitted on 8 Mar 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# A l'abandon...

## D'aujourd'hui à demain, abandon, conservation, réinterprétation

Référence : François Durand-Dastès « A l'abandon... », *Géopoint 2006*, Groupe Dupont Université d'Avignon, 2007, pp. 375-379.

### MOTS CLEFS : Effet de mode – Géographie - Histoire - Post modernisme

Bergson a écrit que "l'oubli est la condition de la mémoire"; un peu pour des raisons analogues, on pourrait dire que l'abandon est la condition de l'évolution, voire, pour les optimistes, du progrès des savoirs et de leur diffusion. Les significations des faits et des discours changent, des faits nouveaux apparaissent. On ressent souvent la nécessité de "faire place", puisque les capacités d'enrichissement des constructions intellectuelles, et plus prosaïquement, les possibilités d'assimilation, voire les temps de lecture, sont limités. Limitations qui incitent à choisir, à trier entre ce qui sera conservé et ce qui sera abandonné. Incidemment, ce choix prend des aspects particulièrement aigus en matière d'enseignement, tant pour les contenus que pour les "exercices canoniques" des différentes disciplines. Avec le passage du temps, la période concernée par l'histoire moderne et contemporaines s'allonge, il a bien fallu laisser moins de place à des moments naguère privilégiés, comme l'histoire grecque ou romaine, ou, plus récemment, la révolution française ; avec la diversification des thèmes abordés, il a fallu renoncer au discours grec ou latin, exercices encore fondamentaux dans les lycées à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Renonciations en leur temps oh combien douloureuses pour les acteurs de l'époque.

Nécessité incontournable, l'abandon mérite un hommage- cette intervention est d'abord dédiée "à l'abandon". Mais un hommage nuancé. Il nécessite un tri, des choix, qu'opèrent chacune à leur tour les générations, notamment les générations de chercheurs, et ces choix méritent un examen critique. Il s'agit ici, puisque l'on parle de la géographie de demain, de poser quelques questions sur le abandons en cours, sur ce qui tend à être laissé "à l'abandon", où il y a bien des choses qui méritent de l'être, d'autres qui le méritent moins, d'autres encore qui seront réinterprétées ou pourraient l'être avec un grand profit.

Les tendances relevées sont diffuses, dans une littérature abondante, chacun a droit à sa subjectivité, cette note ne peut être que courte. Trois raisons pour faire que ce qui est dit ici soit rapide, parfois injuste, toujours discutable. En fait, il ne s'agit que de fournir quelques éléments de discussion à partir d'impressions personnelles.

### 1. La mode, le saut, la spirale.

*"J'ai pas mal au foie  
Plus personne fait ça  
J'ai un ulcère  
C'est plus rare et plus cher"  
Boris Vian*

Le "plus personne fait ça" du snob de Boris Vian est bien présent dans la littérature scientifique et didactique, en géographie comme ailleurs. Plus ou moins implicitement, il

inspire des choix de sujets et de méthodes, il fonde des prétentions à l'innovation, (parfois fort justifiées, parfois moins), il sert de critère de jugement sur le travail des autres - je ne suis pas sûr qu'il soit absent de certaines décisions de comités de rédaction. On pourrait dire que la formule reflète une "spirale de l'effet mode", plus simplement un effet grégaire: moins cela se fait, moins cela doit se faire, et, symétriquement, plus cela se fait, plus cela doit se faire. C'est l'essence de l'effet mode. L'anglais a une jolie formule, pour exprimer la même réalité : dans un défilé de char, le "bandwagon" est celui qui transporte l'orchestre, où se donne le ton, où se détermine le *bon ton*, où se distinguent ce qui se fait de ce qui ne se fait pas. Monter dans le "bandwagon" est donc une condition de réussite, un moyen de s'assurer une sécurité, une influence.

L'effet de mode, le "bandwagon effect" ne méritent pas que des jugements sévères. Ils ont leurs mérites. Ce sont eux qui incitent à explorer à fond les possibilités offertes par une idée nouvelle, une méthode innovante, voire simplement une découverte technique. En leur temps, les monographies régionales, les traitements quantitatifs, les modèles graphiques ou mathématiques, les prises en compte des acteurs, ont réalisé des apports qui n'auraient pas été possibles s'il n'avaient intéressé des *collectifs* de chercheurs ou d'enseignants. On peut dire évidemment qu'une idée se dégrade à être trop banalisée, que l'œuvre des épigones trahit souvent celle des inventeurs, que l'imitation peut vite devenir caricature. C'est un aspect important de la question, même s'il ne manque pas de cas où un ou des disciples vont plus loin et plus fort que le maître...

Mais l'effet de mode a des inconvénients fort gênants, dans la mesure où il conduit à des abandons qui sont dommageables pour différentes raisons. D'une part, parce qu'ils perdent de vue des pans entiers de la réalité, d'autre part parce qu'ils mutilent les ressorts des explications, des systèmes explicatifs si l'on préfère.

Malheureusement, les effets de mode ont des parents en quelque sorte plus "nobles", mieux fondés en raison mais dont les conséquences sont comparables. Il s'agit de certaines traductions des perspectives "kühnéniennes", de certaines visions du changement de paradigme. Paradigme bien défini comme une "constellation complexe" ce qui permet de lui conférer une grande richesse, mais qui a parfois ouvert la voie à de singuliers appauvrissements. Ils sont par exemple visibles quand la notion de « révolution scientifique » conduit à poser des choix en termes d'oppositions radicales, les trop fameux « ou bien » : ou bien la diachronie, ou bien la synchronie, ou bien le rôle des acteurs, ou bien celui des structures. Alors que la pensée féconde combine différents facteurs, met en œuvre des composantes multiples et des ordres de grandeur différents.

Il y a une grande différence entre les cheminements qui éliminent et ceux qui recombinaient. L'opposition entre eux peut se dire en renvoyant à la vulgate dialectique, beaucoup utilisée par certains marxismes, qui distinguait deux cheminements, celui du "progrès par bonds" et celui du "développement en spirale." Le premier évoque assez bien la « révolution scientifique », avec l'accumulation de changements, de différences quantitatives qui finissent par produire un « saut qualitatif ». Le second ne néglige pas les changements et les apparitions de nouveautés radicales, mais les pense en termes de recompositions d'éléments existants sous l'influence d'éléments nouveaux, des « recristallisations » en quelque sorte, qui reprennent dans le présent l'antérieur à un niveau différent – d'où l'image de la spirale.

Il ne s'agit pas de prôner un éclectisme sans hiérarchie, voire sans principe, mais on aimerait simplement que demain la géographie aille plus loin dans le sens des réincorporations et des recombinaisons, plutôt que dans celui des interdits et des enfermements. En fait, il est à craindre que bien souvent la difficulté d'envisager les évolutions en termes de *développement en spirale* ne traduise en fait une difficulté persistante à raisonner en termes d'interaction entre phénomènes de nature différente ou d'ordre de grandeur différents, et cela en dépit de positions

de principe affichées en faveur de raisonnements systémiques, voire de systèmes complexes. On constate parfois, en fait assez souvent, une difficulté à admettre que rien n'explique tout, et que si on peut dire qu'un élément ou un processus n'explique pas tout cela n'autorise pas à dire qu'il n'explique rien. Bref, la mise en œuvre de composantes multiples se heurte à des réticences de fait, dont on pourrait souhaiter qu'elles s'effacent de plus en plus de la géographie à venir. Qui a besoin d'associer composantes naturelles et sociales, volontés des individus et structures contraignantes, illusions, projets, et dures réalités, perspectives diachroniques et synchroniques, pour ne citer que quelques unes des associations encore trop souvent incomplètement exploitées, malgré leur fécondité.

## 2. Une géographie sans la matière ? Ou, des limites de quelques « post---- » usuels.

L'affirmation de choix radicaux et la pratique de l'abandon systématique trouve une assez jolie expression dans la faveur dont jouit l'emploi du préfixe « post ». Notre société, les espaces qu'elle engendre, la géographie qui les étudie sont affectées de quelques "post---" dont l'usage semble être de rigueur, et qui traduisent des visions des choses et des pratiques d'écriture bien définies, même en l'absence d'explicitation. Pour parler de l'avenir, il peut être utile de dire un mot des suites qu'il est possible ou souhaitable de donner aux "post---" - le post/post, en quelque sorte.

Nous retiendrons trois de ces curieux objets. Chacun, bien sûr, a ses lettres de noblesse, et à propos de chacun, les arguments justificatifs ne manquent pas, il serait absurde de le nier. Mais il est non moins absurde d'aller au delà du raisonnable dans les conséquences que l'on tire parfois, trop souvent à mon gré, des faits bien réels. En face de quantités d'affirmations ou de pratiques, on est constamment tenté de structurer des réponses ou des critiques en termes de "certes il est vrai que" inévitablement suivi de "mais il ne faut pas oublier que..." C'est à cette structure qu'on aura recours dans ce qui suit.

C'est entendu, semble-t-il, le monde est "post-industriel", ou encore, la société et l'économie industrielles ont été remplacées par une société ou une économie dont on nous dit qu'elle est "de l'information".

Certes, il est vrai que la productivité du travail est telle dans l'industrie que dans bien des branches, surtout dans les pays les plus avancés techniquement - les pays "industriels"-, l'effectif des ouvriers d'industrie a diminué de façon significative, tant en termes absolus qu'en termes relatifs. Changement quantitatif accompagné, pour ne pas dire "aggravé" par un changement matériel et culturel de la condition ouvrière, et de sa perception, souvent par les intéressés eux-mêmes. Dans le même temps, l'importance indéniable des services, notamment comme auxiliaires des productions, voire des nouvelles technologies de l'information et de la communication réduit la part de l'industrie dans les produits nationaux bruts. Mais, ceci dit, il faudrait pas oublier que la transformation de la matière, l'élaboration de produits et d'objets matériels, - ce qui est l'essence même de l'industrie - ne cesse de progresser dans le monde. En ce sens, l'activité industrielle progresse dans les aires où elle s'est le plus anciennement implantée, et elle se diffuse dans le monde entier, et pas seulement par des "délocalisations". On a envie de rappeler, en face de bien des textes, de géographes comme d'autres spécialistes, que les raisonnements en terme de valeur relative et de valeur absolue sont indispensables les uns et les autres. Se passer des indices et les pourcentages est évidemment impossible, mais les privilégier, voire leur accorder l'exclusivité aux dépens des masses conduit à des distorsions graves de la réalité, voire à la fabrication de mythes.

Incidemment, il conviendrait de ne pas oublier quelques aspects complémentaires comme le rôle que jouent les "services à l'industrie" ou le fait que les techniques nouvelles, celles de l'informatique par exemple, interviennent massivement dans les processus les plus classiquement industriels, et pas seulement dans les industries de pointe ou "de haute

technologie ".( Scieries, papeteries, aciéries, symboles de la première révolution industrielle sont de nos jours grosses consommatrices d'informatique et ... d'informaticiens).

Le "post-agricole" est encore plus en vogue que le post industriel. Certes, la place qu'on lui fait est justifiable de la même façon, en termes de valeurs relatives, pour les populations actives et les PNB. Mais la nécessité d'apporter des nuances, ou plutôt de limiter sévèrement certaines habitudes mentales s'impose encore plus. Au moins pour deux raisons majeures. D'une part, les pourcentages de population agricole, parfois très bas, partout en baisse, restent assez forts dans des cas cruciaux. Appliqués notamment aux foules asiatiques, ils font que les agriculteurs constituent le groupe d'actifs le plus importants de la planète. D'autre part et surtout, le rôle de l'agriculture reste cardinal dans la survie de l'espèce humaine, puisqu'elle fournit l'essentiel de l'alimentation humaine, (donc, entre autres, de l'énergie des êtres humains). C'est ici, bien sûr, une évidence. Mais il n'est pas mauvais de la rappeler. Et peut-être peut-on dire que le fait le plus marquant de la deuxième partie du XX<sup>e</sup> siècle à l'échelle mondiale a consisté en ceci que l'agriculture ait en gros réussi à nourrir tant bien que mal une humanité dont les effectifs ont doublé en cinquante ans - du jamais vu dans l'histoire de la planète. Un fait sans doute plus important, et de loin, que, par exemple, le développement d'un internet dont je profite comme tout un chacun. On serait tenté, en transposant une réplique célèbre, de rappeler que l'être humain "vit de bonne soupe et non de belles puces", quitte à souffrir du même discrédit que « le bonhomme Chrysale ». ("Je vis de bonne soupe et non de beau langage") Discrédit en partie mérité d'ailleurs, puisqu'on peut objecter que, comme le beau langage est indispensable à la vie et joue son rôle dans la production de bonne soupe, les puces informatiques ont leur utilité dans la production agricole. L'un ne va pas sans l'autre, le danger, c'est l'unilatéralité, sous toutes ses formes... C'est quand on dit "et non" , quand on pose les questions en terme d'alternatives et d'exclusion, que l'on perd l'interaction et que l'on commence à s'égarer.

Le post industriel et le post agricole ont en commun une certaine façon de sous-estimer l'importance des masses matérielles. On retrouve cette négligence d'une façon plus pure en matière de flux, dont l'étude peut être victime d'un esprit que l'on pourrait dire "post matériel", par analogie. Ici encore il ne s'agit pas de nier l'importance de l'accélération des communications de l'information, en fait, de son caractère révolutionnaire d'événement majeur, bien qu'il y en ait d'autres, comme on l'adit. Ici encore, il faut raison garder, et tenir compte de quelques éléments non négligeables.

Les réseaux de communication dépendent d'infrastructures imposantes et coûteuses. Emetteurs et ré-emetteurs, relais hertziens, réseaux de cables, satellites, fusées et leurs aires de lancement sont des objets matériels. Ils dépendent de lieux où on les conçoit et les produit, ils *prennent place* - occupent des espaces qu'il n'est pas toujours facile de trouver. Ils sont soumis aux mêmes contraintes de rareté que les autres objets localisés. Ils ont, en somme, une géographie. Comme en ont une aussi les lieux de production des messages, depuis les studios de toutes sortes jusqu'au centres d'écoute et d'appel.

Les flux d'information n'abolissent pas les flux matériels. Ils tendent plutôt à en susciter de nouveaux, ce qui ne va d'ailleurs pas sans désajustements. La réduction à des valeurs quasi nulles des temps nécessaires à la commande contraste avec le maintien de ceux qui sont nécessaires à la livraison. La "friction de l'espace" n'est pas abolie; bien des "start ups" du temps de l'ivresse de l'investissement dans les TIC ont fait l'amère expérience de cette résistance, et bien des discours sur la fin de cette friction, (et du coup sur la "fin de la géographie") ont été disqualifiés. Ou ils auraient dû l'être....

D'une manière générale, les flux matériels maintiennent un niveau élevé, et connaissent même un développement continu, lié en partie seulement à celui des flux d'information. Ainsi, les exportations de marchandises, représentant 6 272 milliards de dollars en 2002 excèdent largement celle des services, 1 570 milliards de dollars la même année.

Renforcés par les "effets bandwagon" , les tendance relevées ici, diffuses, mais qui me semblent bien manifestes, présentent le danger d'offrir une image mutilée de l'espace. Des pans entiers de ce que je me permets encore d'appeler la réalité, bien que le mot ne soit guère à la mode, deviennent peu visibles dans le discours des géographes, ou en disparaissent même franchement. Il m'est arrivé d'avoir l'impression, à lire certains ouvrages par ailleurs fort estimables, que des régions entières du globe, comme l'Europe, étaient faites seulement de villes échangeant des informations, parfois des populations. Une image utile, mais tout de même incomplète, on en conviendra. De telles mutilations, dont malheureusement il n'est pas difficile de trouver des exemples, a évidemment un premier inconvénient, celui de donner une image déformée de notre monde. Mais elle en a un autre, qui dépasse le domaine de ce que l'on peut appeler le factuel. Trop d'oublis, de choix et d'éliminations - trop d'abandons, en somme - conduisent à des désastres logiques : à se mettre dans l'impossibilité d'envisager les situations décrites que l'on songe à expliquer, en termes de composantes multiples, donc d'interactions et de systèmes. Les tendances diffuses que je crois voir se manifester dans un certain nombre de pratiques et de textes des géographes d'aujourd'hui me semblent inquiétantes pour l'avenir; Notamment dans la mesure même où ils contrastent paradoxalement avec des hommages à la complexité, qui risquent de demeurer bien formels. Après tout, il ne s'agit que de tendances, et je puis avoir de fausses impressions ; mais il me semble tout de même que si la géographie de demain doit continuer à intégrer la complexité du monde, en offrir des images et des explications multifactorielles et multiscalaires, il faudrait réagir aujourd'hui contre des tendances que je ne peux que considérer comme mutilantes.

*"Sera-t-il Dieu, table ou cuvette ? "*